

Coquille

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 15

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-216341>

Nutzungsbedingungen

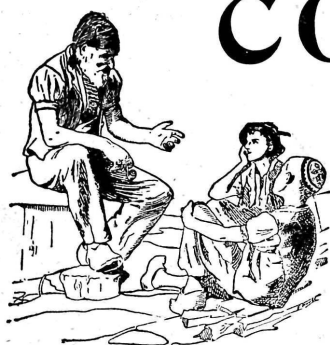
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
— 30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1921 pour

4 fr. 50

en s'adressant à l'administration
9, Pré-du-Marché, à Lausanne.

PATRIOTE ET BON ENFANT

NOUS avons, samedi, constaté le très vif et, du reste, très légitime succès des représentations du *Major Davel*, par « La Muse », au Grand Théâtre. C'est chaque fois salle archi-comble d'un public enthousiaste et vibrant. Sans doute, il y a bien par-ci, par-là, quelques critiques, mais celles-ci s'adressent toutes à la pièce, aucune à la façon dont elle est montée, ni à l'interprétation, qui sont remarquables.

Que lui reproche-t-on, à la pièce?... Des longueurs et une allure tant soit peu déclamatoire qui permet à certains censeurs, tenus à circonspection, de dire de certaines scènes : « Ça, c'est vraiment un peu « pompier »! » A part cela, chacun s'accorde à reconnaître la louable sincérité des auteurs, qui, dans cette œuvre, ont très heureusement laissé parler leurs cœurs de patriotes. Par le temps qui court, ce n'est point mauvais, bien au contraire.

« Le *Major Davel* — la pièce — disait l'autre jour quelqu'un, c'est un antidote contre le bolchévisme! »

Il y a du vrai dans cette opinion, encore qu'il ne soit nullement question de bolchévisme dans la pièce de Hurt-Binet et Gaulheur. On ne savait pas ce que c'était à l'époque de Davel. Le bolchévisme est une abominable création de la grande guerre. Il a bouleversé toutes les notions admises, toutes les organisations connues jusqu'alors. L'un des plus durement frappés, c'est le socialisme, dont s'est réclamé le bolchévisme à son début. Le socialisme s'est discrédité par le patronage qu'il a bénévolement accordé tout d'abord à cette aberration que sont, dans l'ordre social, les théories et les pratiques, bolchévistes.

Le *Major Davel* est une belle et bonne leçon de patriotisme. A voir les manifestations que provoquent certaines scènes et l'émotion profonde qui étreint les spectateurs aux deux derniers actes, tout particulièrement, soit la « Prison » et « l'Echafaud », on a la conviction que le patriotisme est encore très vivace chez nous, qu'on est décidé à lui sacrifier sans faiblesse et que ceux-là perdraient leur temps et leurs peines à vouloir convertir nos populations à l'anarchie et au bolchévisme. Le peuple vaudois tout entier ferait front contre leurs instigations. Il veut rester patriote et... vaudois, sans pour cela méconnaître ses devoirs de bon Confédéré et de membre de la grande famille humaine.

Les manifestations spontanées et vibrantes, comme aussi l'émotion sincère auxquelles nous faisons allusion, présentent certains traits qui nous paraissent marquer de façon intéressante le caractère vaudois, bon enfant et patriote. Ainsi, au second acte, au défilé de la troupe de Davel se rendant à Lausanne, aux fins que l'on sait, la salle, à chaque représentation, a salué de ses applaudissements les drapeaux bernois de l'époque, obligeamment prêtés par le Musée du Vieux-Lausanne. Incroyable! s'écriera-t-on.

Non, pas incroyable, très exact, au contraire et très naturel. C'est l'hommage respectueux et traditionnel dû au drapeau, symbole de la patrie et de l'honneur, et, en l'occurrence, drapeau sous lequel les Vaudois sujets de LL. EE., avaient vaillamment combattu, avant qu'ait sonné l'heure bénie de leur émancipation. Cet hommage rendu à l'étendard rouge et noir était spontané, sincère, exempt de tout ressentiment. Et pourtant il suivait presque immédiatement l'enthousiasme qu'avait soulevé le geste de Davel, qui, au moment de prendre la tête de ses troupes pour marcher sur Lausanne, arrachait de son tricorné la cocarde bernoise et lui substituait la cocarde verte et blanche.

Le peuple vaudois est bon enfant et patriote.

Le ressentiment des spectateurs allait, en revanche, à ces magistrats lausannois qui, feignant hypocritement d'épouser les généreuses idées de Davel, le livraient lâchement à ses juges, partant à la mort. Encore ce ressentiment ne se manifestait-il pas de façon très évidente, chacun se demandant, à part soi, ce qu'il aurait fait en pareille occurrence et s'il aurait été plus courageux et plus désintéressé que Messieurs de Lausanne. Car la soudaineté de la tentative de Davel et les conditions dans lesquelles il en entreprenait la réalisation étaient bien pour expliquer, sinon excuser, une certaine hésitation, même une certaine méfiance. Les Vaudois, hélas! n'étaient pas encore mûrs pour la liberté.

Aujourd'hui, émancipés, ils ont écrit sur leur drapeau : « Liberté et Patrie » et glorifient le héros martyr de leur indépendance.

J. M.

Coquille. — Dans les annonces d'un journal valaisan on lisait il y a quelque temps :

« S'adresser chez X..., grand atelier de... rue du Bourreau Faivre, à Monthey. »

C'est Bourg-aux-Favre (quartier de Monthey) qu'il fallait lire.



DJACASSE ET SÉ HOUIT FELHIE

QUAND bin s'étai z'u maryâ su lo tard, Djacasse l'avâi bo et bin z'u onna tropa de bouibette. Rein que dâi felhie. Ein avâi z'u houit. Sein la dzanllie que vo dio! Houit fêmale, et vâi! n'ê pardieu pas de la moqua de matou. Quand Djacasse s'étai maryâ, lo meniste l'avâi dèvesâ su elli coupliet : « Les enfants sont une bénédiction du Seigneur! » Mâ, tot parâi, quand la houitiéma fêmallâ l'étai vègnâite âo mondo, lo poûro Djacasse, ein gueguent ti elliau gran de café, desâi : « N'ê pas l'èmbarras, mâ tot parâi, lo bon Dieu pao binstout bôtâ de mè bôni! » Sa prêtre l'a étâ oïa, et la femmâ à Djacasse l'ê partya po l'autro mondo. Du cêin, ein a min rezu.

Djacasse l'ê dan restâ tot solet avoné s'ê houit fêmale que l'avant tote trâi z'ans de différeince. Elliau fêmale sant vègnâite grante, grante. Quand la derrâire l'a z'u veingt ans, l'avant-derrâire ein avâi

veingte-trâi, l'autra avant-derrâire veingte-six, l'ê duve dau mâitet veingte-nâo et treinte-dou, la trâisima treinte-cin, la seconda treinte-houit, et la première quarant'ioun'an.

Ein avâi min de maryâie et l'ê cêin que bourlâve Djacasse. On lo vayâi jamé gué. Cêin s'ê comprêind, lo revî lo dit' prau :

*Clî qu'a prau felhie et prau tîi
Jamé dzoïau ne s'ê vâi.*

Vo sêde assebin que l'ê meïn pénabillio de gardâ on quartê: on d'ê pudzê âo sêlau qu'onna felhie à maryâ. Ah! se s'ê houit felhie l'avant étâ dâi valottet, sarant ti maryâ. L'ê z'hommo, l'ê su. On mettrâi bin on tsapi à n'on tsin que troverâi tot parâi onna femmâ.

L'ê grachau vègnant prau, mâ s'ê pas se l'ê felhie à Djacasse fasant lau prin b'ê, lau pouinette, mâ terivant ti âo renâ et Djacasse ein étâi quitto po sa pota. Faut que vo diêssô que l'avâi émaginâ onn'cinyéna dau tonnerre po liquidâ l'ê pe vilhie po coumeincî. L'arâi balyî mè âi z'ene qu'âi z'autre, mè âi pe vilhie et moïn âi dzouvene et cêin n'arêindzive pas l'ê galant. Stausse l'arant prâi la dzouvena et lo magot, mâ la fêmallâ soletta, nenet!

On coup que Djacasse l'étâi âo cabaret, lâi trôuve on certain, quelquhière qu'on lâi desâi Fourguenatse. N'avâi pas tant erouie façon que l'étâi avâro. Quand l'eurant bu quauque demi, s'étant met à devevâ et Djacasse parlâve de s'ê fêmale. Mimameint, quand l'eurant bin trinquâ et fê à la voâtâ, Djacasse et Fourguenatse l'arant étâ quasu prêt à fêre 'na patse.

Fourguenatse desâi :

— Tê... tê... mâ... mârvo ie... iena de tê... tê... felhie!

Et Djacasse, que l'étâi prau décidâ, fasâi :

— Tê preingno âo mot. La quinna vâo-to?

Fourguenatse, que l'étâi pirate, repondâi :

— Et diêro lau... lau... baillî-vo?

Djacasse l'espiliaquâve adan son tarife :

La Moudietta, que l'a veingt ans, ie baillo cinq mille franc;

La Terlupa, veingt-trâi z'ans, houit mille franc;

La Dzeroffliâie, veingte-six ans, onze mille;

La Jacinthe, veingte-nâo ans, quatôze mille;

La Gottrauzâ, treinte-dou, dix-sat mille;

La Violette, treinte-cin, veingt mille;

La Magritta, treinte-houit, veingte-trâi mille;

La Rose, quarant'ioun'an, veingte-six mille.

Fourguenatse, qu'ê vayâi dza ti elliau mille, lâi dit dinse :

— Mè farâi rein que... que... sâi pas trau... trau... dzouvena, mâ... mâ... dite-mè vâi, père... Dja... casse! ein âi-vo min de pe vilhie?

Marc à Louis, du Conteur.

Comme aux champs. — Le fait s'est passé à Lausanne, il n'y a pas longtemps.

Dans une réunion religieuse, avec projections cinématographiques, les explications alternant avec le chant de cantiques, apparaît une vue particulièrement belle et reposante, représentant des vaches paisant dans une prairie à l'orée de la forêt — vue idyllique s'il en fut.

En ce moment, le conférencier désigne le cantique qui va être chanté; puis, se tournant du côté de l'opérateur, de sa voix la plus naturelle lui dit :

— Ayez l'obligeance de garder les vaches pendant que nous chanterons.

E. M.